

MAX REINHARDT ET LES FÊTES DE SALZBOURG

par Marguerite YOURCENAR

La ville baroque, dont les clochers ont la forme de tendres bourgeons de fleurs. La ville où Mozart vint au monde, écoute les premiers chants de sa mère et les premiers crin crins des violons de la rue, la ville où les germes du génie et de la tuberculose commencèrent à se développer dans ce corps fragile et destiné de bonne heure à la mort. Des étrangères en costume tyrolien encombrant les promenades de leurs larges jupes rayées ; des océans de crème avoisinent sur les tables du café Bazar des glaciers de vanille ; des étalages de Jésus de cire et de ceintures brodées tirent l'œil hors de l'orbite à l'aide de deux ou trois couleurs vives. La gentille foire de Salzbourg bat son plein, protégée des événements du monde par une portée de musique.

Le beau dimanche de juillet était comme un cadeau inattendu de cet avare été. Le ciel a tenu son rôle sans défaillance : la première représentation pour 1936 de *Jedermann* ou *Le mystère de la mort de l'Homme riche*, n'a pas eu besoin de se réfugier dans l'immense hall maussade de la Festspielhaus. Un millier de spectateurs alléchés par l'espoir du chef-d'œuvre avait pris place sur les bancs de bois, en face du porche de la cathédrale orné de statues dansantes. Les sortilèges du sorcier réussiront-ils une fois de plus ? L'Anglais désireux de voir manger le dompteur qui dort au fond de chacun de nous ne peut s'empêcher chaque année d'escompter le pire, la déception, l'ennui, l'éclair d'une erreur. Il est cinq heures de l'après-midi ; le soleil avec qui l'on ne peut tricher dore les pierres ; le prestidigitateur aux manchettes remontées ne dispose que d'un simple tréteau de bois blanc pour créer un monde, nous en faire oublier un autre.

Sitôt que le cri des hérauts qui annoncent l'ouverture du jeu a cessé de retentir du haut des galeries de l'église, le spectateur, son texte d'Hoffmansthal [*sic*] en main, attend l'apparition du Seigneur Dieu. Mais Reinhardt sait mieux que nous que Dieu est invisible : on n'entend que Sa voix, qui semble emplir

l'église. Ce qui paraît sur le tréteau, c'est Son mandataire, la vieille amie des poètes et des peintres de l'Allemagne, la Mort, squelette noir. Et quand Jedermann, splendidement vêtu, fait son entrée sur les planches, nous plaignons déjà cet homme riche, riche surtout du plus grand des biens qui lui sera enlevé comme les autres : la vie. La scène des débiteurs, où le Riche défend contre la morale évangélique les principes capitalistes qui régissent ouvertement le monde depuis la Renaissance, la conversation du Riche avec sa dévote mère, l'arrivée de la Bien-Aimée suivie de pages et de joueurs de flûte, autant de tableaux inspirés de Dürer ou des peintres de l'Âge d'or flamand, mais auxquels le soleil qui joue dans les soieries et exaltera tout à l'heure les lamés d'or des anges, le coup de vent dans les draperies flottantes, le vol des pigeons autour des clochetons de l'église, projetant leurs ombres sur le tréteau où se fanent de vraies fleurs, ôtent tout caractère de reconstitution artificielle et savante. Pour la première fois, nos défiances tombent : l'art n'est plus le contraire de la réalité, mais peut-être son cœur.

Sous les arbres du café Tomaselli, un petit homme aux larges épaules a pris place à une table entourée de personnages en veston et de femmes en cote de velours noir. Ses cheveux gris brossés en arrière encadrent sa figure brun cendré ; il a la forte bouche sinueuse du connaisseur fait pour apprécier les hommes, et pour les juger, et ses yeux de rêve surprennent dans son visage de réalité. « J'ai eu l'art d'obtenir des hommes tout ce qu'ils peuvent donner », disait Napoléon à Sainte-Hélène. Il n'y a pas deux manières d'avoir du génie : cette phrase de l'étonnant metteur en scène de l'épopée impériale, Max Reinhardt pourrait la reprendre à son compte. C'est Klingsor : c'est à lui que nous devons l'apparition des Anges sous le porche d'une cathédrale, et le frissonnement de strass du *Songe d'une nuit d'été*. Une servante passe un plateau chargé de gâteaux compliqués, redondants comme l'architecture baroque ; l'homme qui a ressuscité les fées y goûte du bout de ses lèvres dédaigneuses, puis, allumant un énorme cigare, il renverse la tête en arrière, et souffle de ses larges narines de triton un anneau de fumée bleue.

(Vendredi, n° 40, 7 août 1936, p. 4)

Max REINHARDT

et les Fêtes de Salzbourg

La ville baroque, dont les clochers ont la forme de tendres bourgeons de fleurs. La ville où Mozart vint au monde, écouta les premiers chants de sa mère et les premiers cribrins des visions de la rue, la ville où les germes du génie et de la tuberculose commencèrent à se développer dans ce corps fragile et destinés de bonne heure à la mort. Des étrangères en costume tyrolien encombrent les promenades de leurs larges jupes rayées ; des océans de crème avoient sur les tables du café Bazar des glaciers de vanille ; des étalages de Jésus de cire et de ceintures brodées tirent l'œil hors de l'orbite à l'abbe de deux ou trois couleurs vives. La gentille foire de Salzbourg bat son plein, protégée des événements du monde par une portée de musique.

Le beau dimanche de juillet était comme un cadeau inattendu de cet arare été. Le ciel a tenu son rôle sans défaillance : la première représentation pour 1936 de *Iedermann* ou *Le ventrè de la mort de l'Homme riche*, n'a pas eu besoin de se réfugier dans l'immense hall maussade de la Festspielhaus. Un millier de spectateurs alléchés par l'espoir du chef-d'œuvre avait pris place sur les bancs de bois, en face du porche de la cathédrale orné de statues dansantes. Les sortilèges du sorcier réussirent-ils une fois de plus ? L'Anglais désireux de voir manger le compte qui dort au fond de chacun de nous ne peut s'empêcher chaque année d'escompter le pire, la déception. Pennui, l'éclair d'une erreur. Il est cinq heures de l'après-midi ; le soleil avec qui l'on ne peut tricher dore les pierres ; le prestidigitateur aux manchettes remohées ne dispose que d'un simple tréteau de bois blanc pour créer un monde, nous en faire oublier un autre.

Sitôt que le cri des hérauts qui annoncent l'ouverture du jeu a cessé de retentir du haut des galeries de l'église, le spectateur, son texte d'Hoffmannsthal en main, attend l'apparition du Seigneur Dieu. Mais Reinhardt sait mieux que nous que Dieu est invisible : on n'entend que Sa voix, qui semble empir l'église. Ce qui paraît sur le tréteau, c'est Son mandataire, la Vieille amie des poètes et des peintres de l'Allemagne, la Mort, squelette noir.

Et quand *Iedermann*, splendidement vêtu, fait son entrée sur les planches, nous plaignons déjà cet homme riche, riche surtout du plus grand des biens qui lui sera enlevé comme les autres : la vie. La scène des débiteurs, où le Riche défend contre la morale évangélique les principes capitalistes qui régissent ouvertement le monde depuis la Renaissance, la conversation du Riche avec sa dévote mère, l'arrivée de la Bien-Aimée suivie de pages et de joueurs de flûte, autant de tableaux inspirés de Dürer ou des peintres de l'Age d'or flamand ; mais auxquels le soleil qui joue dans les soieries et exaltera tout à l'heure les lamés d'or des anges, le coup de vent dans les draperies flottantes, le vol des pigeons autour des clochetons de l'église, projetant leurs ombres sur le tréteau où se fanent de vraies fleurs, ôtent tout caractère de reconstitution artificielle et savante. Pour la première fois, nos défiances tombent : l'art n'est plus le contraire de la réalité, mais peut-être son cœur.

Sous les arbres du café Tomaselli, un petit homme aux larges épaules a pris place à une table entourée de personnaiges en veston et de femmes en cotte de velours noir. Ses cheveux gris brossés en arrière encadrent sa figure brun cendré ; il a la forte bouche sinuieuse du connaisseur fait pour apprécier les hommes, et pour les juger, et ses yeux de rêve surprennent dans son visage de réalité. « J'ai eu l'art d'obtenir des hommes tout ce qu'ils peuvent donner », disait Napoléon à Sainte-Hélène. Il n'y a pas deux manières d'avoir du génie : cette phrase de l'étonnant metteur en scène de l'épopée impériale, Max Reinhardt pourrait la reprendre à son compte. C'est Klingsor : c'est à lui que nous devons l'apparition des Anges sous le porche d'une cathédrale, et le frissonnement de strass du *Sonpe d'une nuit d'été*. Une servante passe un plateau chargé de gâteaux compliqués, redondants comme l'architecture baroque ; l'homme qui a ressuscité les fées y goûte du bout de ses lèvres dédaigneuses, puis, allumant un énorme cigare, il renverse la tête en arrière, et soufflé de ses larges narines de triton un anneau de fumée bleue.

Marguerite YOURCENAR.